

De la place où se trouvait dressée sa tente, il pouvait, la lorgnette aux yeux, suivre à merveille les différentes phases du combat : là-bas, le long de la rive du Betsiboka, qui faisait au milieu des brousses un large ruban argenté, les casques des légionnaires déployés en tirailleurs piquetaient de points blancs la verdure des roseaux et des plantes aquatiques.

De l'autre côté du fleuve, des éclairs brillaient entre les arbres, tandis qu'au-dessus des frondaisons vertes de petits nuages blancs s'élevaient : c'étaient les Hovas qui tiraient, défendant, bien à couvert, le gué par lequel la colonne devait franchir la rivière.

Protégés par le feu des légionnaires, les tirailleurs algériens tentaient d'avancer et de forcer le passage ; mais, bien que mal dirigée, la fusillade ennemie était tellement intense, tellement nourrie que, devant la grêle de balles — inoffensives, d'ailleurs — qui tombaient en avant et autour d'eux, les officiers n'osaient lancer leurs hommes, impatients cependant de jouer de la baïonnette.

Alors, sur un ordre du commandant de la colonne, la canonnière la *Brave* vint à toute vapeur, s'embossa au confluent même du Betsiboka et de l'Ikopa et, prenant en écharpe les tirailleurs ennemis, ouvrit le feu avec ses canons-revolvers.

Mais, en dépit des boulets et des obus qui fouillaient la lisière de la forêt où les Hovas étaient retranchés, rasant les fourrés, abattant des piles entières d'arbres, contrairement à leur habitude de fuite rapide, ils tenaient bon, continuant de couvrir la rivière de projectiles, il ne fallut pas moins d'une cinquantaine de coups de canons pour les faire déguerpir.

Alors, protégés par l'artillerie de la canonnière, les légionnaires et les tirailleurs passèrent l'eau et, tout d'une traite, parvinrent au village de Maralolo où ils entrèrent vers midi.

Pendant les deux jours qui suivirent, et durant lesquels le reste de la colonne passa très péniblement le fleuve, M. Fabian demeura invisible pour tout le monde, enfermé dans sa tente, étendu sur sa couchette pris d'un accès de fièvre.

Le colonel, lui-même, qui cependant eût voulu avoir de lui quelques renseignements, ne pût le voir ; quant au médecin-major, le malade refusa énergiquement de l'admettre à son chevet ; comme on savait que c'était un original, nul n'insista, chacun d'ailleurs ayant autre chose à faire que de se préoccuper de la santé du personnage.

Seul, quelqu'un s'en préoccupa, mais sans en rien dire à personne, obéissant à un secret instinct et à un soupçon né en lui depuis qu'à Maroway, était tombé entre ses mains ce chiffon de papier émanant du premier ministre de la reine.

Ce quelqu'un était de Bériex : pourquoi du premier moment où il avait été mis en présence de M. Fabian, s'était-il senti animé à son égard de sentiments peu sympathiques ? Cela, il n'aurait pu l'expliquer ; mais, ce qu'il y avait de certain, c'est que lorsque l'ordonnance Morillot lui avait tendu ce papier, trouvé à l'endroit même où avait couché Fabian, le marquis avait aussitôt conçu des soupçons contre ce personnage.

Et voilà que le hasard avait voulu que ce fût lui que le colonel chargeât d'aller prévenir M. Fabian qu'il le mandait : or, le jeune homme forçant la consigne en dépit des protestations des porteurs malgaches qui formaient autour de la tente du malade un cordon de sentinelles très serré, était entré quand même.

Cela, il est vrai, ne l'avait pas avancé à grand'chose, M. Fabian ayant pu à peine, lui dire d'une voix éteinte qu'il était incapable de bouger ; mais, durant que, le nez dans la couverture, Fabian murmurait quelques mots inintelligibles, les regards du jeune homme s'étaient machinalement arrêtés sur une tache d'un brun rougeâtre qui tranchait sur la poussière grise du sol ; partant de cette tache, il y avait comme une traînée très mince de même teinte qui gagnait le bord de la tente dont la toile paraissait maculée, e. le aussi.

Il suffit que l'on ait le soupçon éveillé sur un individu, pour que rien de ce qui le touche ne vous soit indifférent et instinctivement, il s'établit aussitôt dans l'esprit du jeune homme un rapport entre ces taches et le coup de feu tiré durant la nuit.

Il sortit, rêveur, fit le tour de la tente, constata au dehors les mêmes taches et demeura, durant quelques minutes, à s'apitoyer avec les porteurs malgaches occupés à faire cuire leur riz, sur le sort du maître ; sans en avoir l'air, il les examinait et remarqua que l'un d'eux ne paraissait se servir de son bras droit qu'avec peine : en outre le "lamba" blanc dont il était enveloppé portait à l'épaule une presque imperceptible tache rosée, comme si, en dessous, un linge sanglant eût suinté.

— Ramsa ! appela en ce moment Fabian, dans l'intérieur de la tente.

L'homme au lamba se leva et disparut.

Alors de Bériex s'éloigna rêveur, se demandant si l'instinctive antipathie que lui avait inspiré ce M. Fabian, ne l'entraînait pas vers d'in vraisemblables soupçons.

X — ON A DES NOUVELLES DE MAMAN NAÏDE

La veille, toute la brigade de Metzinger, ayant traversé la Betziboka, avait continué sa marche vers Meaventana et, après avoir chassé les tirailleurs ennemis des crêtes de Beratsimana, avait bivouaqué sur cette position, le général ne pouvant poursuivre plus avant, sans connaître le résultat des reconnaissances envoyées sur les talons des fuyards.

Vers le milieu de la nuit, il avait appris que ceux-ci, — suivant leur habitude, — avait rejoint le gros de leur troupe, et, alors, il avait aussitôt rassemblé le chef de corps pour leur donner ses instructions sur l'attaque du lendemain.

A cette espèce de conseil de guerre, M. Fabian avait été convoqué pour donner sur la position occupée par l'armée hova, et sur les moyens d'accès, tous les renseignements qu'il possédait ; selon lui, il l'affirma avec assurance, rien n'était impossible à nos troupes, d'autant plus que, si la position était d'aspect formidable, c'était surtout avec de l'artillerie qu'il était possible de la défendre et de la rendre imprenable ; or, l'artillerie des Hovas, on savait ce qu'elle valait.

Donc, au matin, on s'était mis en marche, les tirailleurs algériens formant tête de colonne, protégés par un peloton de chasseurs d'Afrique en extrême pointe, et suivis immédiatement de la 10^e batterie de montagne. L'état-major venait ensuite, avec les chasseurs à pied, la 16^e batterie et enfin les légionnaires.

Au fur et à mesure que l'on avançait, on voyait se dresser, au milieu de la plaine, la sorte d'éperon rocheux sur lequel se trouve bâtie la ville hova ; en dépit des affirmations de M. Fabian, l'accès devait en être des plus rudes et chaque mètre fait en avant permettait de distinguer plus nettement les fortifications accumulées par l'ennemi, fossés, épaulements garnis de canons, enchevêtrements de cactus et de fils de fer ; si bien que les officiers qui, avec leur lorgnettes, se rendaient compte de ce qui attendait leurs hommes, fronçaient les sourcils, et mâchonnaient leurs moustaches.

Heureusement, une fusillade assez nourrie qui accueillait soudain la colonne, comme elle traversait le gué de la Mandroja, vint faire diversion à ces légitimes appréhensions ; durant que l'artillerie prenait position sur un mamelon, en arrière de la rivière, pour fouiller de ses projectiles les bois dans lesquels les éclaireurs ennemis se tenaient embusqués, la colonne commençait son déploiement ; les chasseurs, l'arme au pied, protégés par leur ligne de tirailleurs, égaillés dans les brousses, tandis que le régiment d'Afrique, allongeant les jambes, gagnait grand train, à travers les rizières, sa place de combat.

Le mouvement terminé, tout le monde fit halte pour souffler un peu, pendant que l'artillerie abandonnait la position du haut de laquelle elle avait facilité le passage du gué pour gagner une crête de laquelle il lui était facile de bombarder Meaventana.

Ah ! le rude chemin qu'il leur fallut prendre et quel mal ils eurent à hisser leurs pièces jusque-là : en vain, les mulets renâclaient, ruant, s'abattant ; en vain les roues enfonçaient jusqu'au moyeu et les caissons se renversaient, les canons montaient tout de même, tirés, poussés, soulevés, pour ainsi dire portés à bras.

Enfin, la voici en batterie, la 15^e, la hausse est mise à 2,000 mètres et le feu commence sur la ville.

Aussitôt, les hauteurs de Meaventana se couvrent de fumée, des détonations éclatent, et des obus viennent tomber en avant de nos pièces, s'enfonçant dans le sol, sans éclater pour la plupart.

Les coups de canons hovas répondent si exactement aux nôtres, avec une régularité telle qu'un loustic, parmi les chasseurs qui attendent en bas, l'arme au pied, le moment de se "lancer dans le bal", prétend que l'on échange des saluts.

Mais voilà que, sur une autre hauteur, une batterie nouvelle se démasque tout à coup et, mieux commandée, elle envoie sur la 15^e une pluie de projectiles.

Les mulets se cabrent, des caissons se brisent..., un commencement de désordre causé par la surprise.

Alors, la 16^e batterie se met à donner de la voix : seulement pour varier un peu les effets, ce sont des obus à la mélinite qu'elle envoie.

Pfttt ! le résultat est merveilleux : on voit sur le plateau en face, une fuite de lambas blancs et la canonnade cesse... pas entièrement cependant. Une pièce continue à tirer, merveilleusement réglée, trahissant par sa précision la présence d'un pointeur européen et les obus arrivent sur la batterie, éclatant à distance.

Un éclat brise une branche à quelque centimètres de la tête d'un servant, un autre éclat brise le casque d'un officier, un autre jette pas un mulet.

Cette fois, aucune émotion : le premier moment de surprise est passé, et les commandements fait d'une voix calme, nette, sont exécutés avec autant de précision que si l'on se trouvait sur un champ de tir.

Enfin, cette entêtée de pièce hova se tait, réduite au silence par